

Sourde et aveugle, Annabelle raconte son quotidien

Dimanche 27 juin, une journée autour de la surdicécité est organisée au parc de Blossac. Rencontre avec Annabelle, sourde et aveugle, qui respire la joie de vivre. Et force le respect.



Annabelle Larson, 48 ans, communique en langue des signes en traçant des lettres dans la paume de Marion Le Tohic, interprète.
Matthieu Naizet

Annabelle, de quoi souffrez-vous ?

[Annabelle Larson, traduite par Marion Le Tohic] « J'ai des lésions au cerveau qui m'empêchent de marcher normalement. Par le passé, j'ai pu le faire. C'est une maladie dégénérative qui provoque des troubles de l'équilibre. Je tombe de plus en plus. Deux ans auparavant, j'avais un petit déambulateur mais je tombais trop souvent. Maintenant, j'ai un fauteuil. Quand je suis sur un terrain accidenté, c'est difficile pour moi de contrôler ma marche. En février, ma mère m'a dit d'accepter le fauteuil. Ce n'était pas facile pour moi. »

Et au niveau sensoriel ?

« Je suis née avec une déficience auditive et visuelle. Au fil du temps, ma surdité a augmenté et ma vue a baissé beaucoup. Là, maintenant, c'est à peu près stable. Je suis sourde à 95% et malvoyante. J'ai deux appareils aux oreilles pour l'audition afin de percevoir les bruits d'alerte comme les klaxons ou des cris simples comme "Attends". Je peux voyager seule en train. Mon principal problème, c'est la perte d'équilibre. C'est plus contraignant pour moi. »

Quand vous avez les yeux ouverts, que voyez-vous ?

« Je vois un peu à un mètre. Par exemple, je vois le visage de Marion. Je sais qu'elle porte un masque blanc et une blouse bordeaux. De loin, je ne vois rien. C'est flou. »

Pouvez-vous nous raconter votre quotidien ?

« Je suis arrivée ici (le foyer de vie de l'APSA de La Varenne, à Saint-Benoît) le 21 septembre. Le lundi, je vois le psychologue et l'après-midi je fais de la psychomotricité. Le mardi matin, je suis toute seule et je fais des exercices sur mon vélo d'appartement. Je travaille aussi mon équilibre sans que personne ne m'aide. L'après-midi, je suis une formation. Le mercredi matin, je pratique du sport dans la salle de gym. L'après-midi, un taxi m'emmène chez le kiné. Je travaille aussi avec le fauteuil. Le soir, on fait un atelier cuisine avec le groupe. Le jeudi matin, c'est variable. L'après-midi, je joue du djembé. J'aime beaucoup.

J'apprends aussi à me déplacer avec la canne. Les vendredis, je pars parfois en famille ou je vois des amis proches du centre. Tous les week-ends, je vais chez un ami. »

Vous êtes très occupée finalement.

« Oui (rires). Mais je ne peux plus aller à la piscine. Ça fait un an que j'attends. C'est pénible, mais avec le Covid, ce n'est plus possible. Je fais aussi des courses toutes les semaines. Avant, je travaillais à mi-temps à l'imprimerie braille, mais j'ai démissionné l'année dernière. C'était une très grande source de stress. »

Quand on souffre de surdicécité, est-il possible de vivre convenablement ?

« Quand je marchais normalement, j'avais une vie normale. Avant mes 16 ans, je n'avais pas de canne. C'est très difficile à accepter cette réalité-là. Ça me faisait peur. Petit à petit, j'ai compris que ça m'offrait de la sécurité. Car la nuit, je ne voyais rien. J'aime bien le jour. »

« C'est très difficile à accepter cette réalité-là »

Est-ce qu'on se demande : pourquoi moi ?

« Oui, en 2018 j'ai vécu une période difficile. J'étais très en colère. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Et pourquoi je n'arrivais plus à marcher. J'ai cherché des solutions. J'ai posé 1.000 questions au médecin. Je leur disais que je n'ai rien fait, que ce n'est pas de ma faute. C'était très dur à accepter. »

Comment faites-vous pour imaginer votre environnement ?

« Il faut que je fasse un grand effort de mémorisation. Quand je suis arrivée en septembre, il m'a fallu du temps. Je me perdais vite, je n'avais pas de repères. Il y a une période floue où tout était compliqué pour moi. C'était assez pénible. »

Comment communiquez-vous avec votre entourage ?

« J'ai un portable. Je peux téléphoner, envoyer des SMS ou des mails. Pendant le Covid, c'était dur. J'ai communiqué avec ma famille grâce à la webcam. Les interprètes me traduisaient les signes car sur l'écran ils étaient trop petits. Je communique aussi avec le braille. J'écris aussi des grandes lettres dans la paume de leur main pour me faire comprendre. »

Malgré tous ces handicaps, vous respirez la joie de vivre. Vous offrez une belle leçon de vie.

« J'aime les rencontres. Je suis heureuse en vivant ici. Beaucoup de personnes m'aident. Je sais que c'est un handicap rare la surdicécité, mais je ne suis pas triste. Je suis avec mes amis, c'est la belle vie. »